

Si loin, si proche, Allemagne, 1993, 164 minutes

André Caron

Number 173, July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, A. (1994). Review of [*Si loin, si proche*, Allemagne, 1993, 164 minutes]. *Séquences*, (173), 45–46.

Si loin, si proche

Depuis *Les Ailes du désir*, le réalisateur allemand Wim Wenders a beaucoup voyagé à travers le monde. Il a parcouru le circuit des festivals, il a réalisé quelques documentaires, mais surtout, il a enfin complété son projet le plus ambitieux, *Jusqu'au bout du monde*, un long périple cinématographique qui, selon les versions, s'éternisait sur les écrans pendant trois, six ou neuf heures. On peut dire que Wenders s'est un peu perdu en cours de route. Et puis, il était si loin de son cher Berlin, mais en même temps si proche... Il a sans doute voulu revenir aux sources, à ses premières amours et à son plus grand succès, en se lançant, six ans plus tard, dans la production d'une suite aux *Ailes du désir*.

Il y en aura toujours pour dire que Wenders s'est encore égaré, qu'il n'a pas su retrouver la magie du premier film, peut-être parce que le Berlin qu'il a connu s'est beaucoup transformé pendant qu'il voyageait. En effet, l'ensemble de la critique internationale n'a pas été tendre envers *Si loin, si proche*. Pourtant, le film s'avère beaucoup plus intéressant que celle-ci ne l'a laissé entendre. Nous assistons en fait au retour du pendule : après avoir surestimé l'original, on sous-estime la suite.

Il faut cependant avouer qu'il est bien étrange de la part de Wenders de vouloir réaliser la suite d'un film aussi original et inclassable que *Les Ailes du désir*. Sans doute a-t-il justement décidé de faire *Si loin, si proche* pour témoigner des énormes bouleversements qu'a connus Berlin pendant ces six années, mais également pour rendre compte, d'une certaine manière, de son cheminement de cinéaste. En plus d'être un film sur une ville encore une fois refaçonnée, il devient un commentaire sur la notion même de ce qu'est ou doit être une suite tout en portant une réflexion sur le style visuel de l'original. Pour ainsi dire, Wenders réfléchit à voix haute.

Comme toute bonne suite qui se respecte, *Si loin, si proche* reprend les éléments des *Ailes du désir* tout en bifurquant rapidement vers d'autres préoccupations et en y apportant des variations amusantes. Le film s'ouvre de la même manière, avec ces plongées aériennes vertigineuses, ces plans de statues représentant des anges et ce plan magnifique de la tour de communication

qui siège au centre de Berlin. Wenders procède cependant beaucoup plus rapidement : la formule est déjà connue, c'est le premier principe des suites.

Deuxième principe : il faut y retrouver les personnages qui avaient charmé le public. Il y est donc toujours question d'un ange qui recherche la compagnie des humains et désire se joindre à eux, mais cette fois, Cassiel devient le protagoniste de l'histoire, car l'ange Daniel est maintenant un homme heureux vivant avec sa compagne Marion et tenant une pizzeria appelée Deli d'Angelo (!). Otto Sander, Bruno Ganz et Solveig Dommartin reprennent leur rôle respectif. Même Peter Falk est de retour. Il vient à Berlin pour participer à l'ouverture d'une exposition des croquis qu'il avait dessinés dans le premier film. Par ses yeux, nous découvrons Berlin transformé par la chute

(mais ça, on le savait déjà...) et Dafoe incarne le temps en personne (lisez le nom de son personnage, EmiT Flesti, dans un miroir, vous verrez...), un être qui évolue à sa guise entre l'univers des anges et le monde des humains. Il donnera du fil à retordre (c'est le cas de le dire) au pauvre Cassiel devenu Karl Engel (!) pour les besoins de son identité humaine.

Quatrième principe : modifier les données de base. Ça commence bien, puisque la ville a refait peau neuve, la balafré qui la défigurait ayant disparu. Mais la blessure demeure profonde et le film en témoigne, quoique Wenders s'attarde beaucoup moins sur la disparition du mur qu'on aurait pu s'y attendre. Alors que le premier film revêtait une atmosphère contemplative et poétique, celui-ci se prend bien moins au sérieux et oscille entre plusieurs ambiances. Du



Nastassja Kinski
et un mourant

du mur et du bloc communiste. Comme nous, il n'était pas revenu dans cette ville, et cet univers depuis *Les Ailes du désir*. Comme lui, nous avons l'impression d'y retrouver de vieux amis qui ont changé, à l'image de la géographie de cette ville, autrefois divisée et maintenant remodelée.

Troisième principe : introduire de nouveaux personnages. Ces personnages apparaissent de façon très épisodiques, le temps de permettre à Nastassja Kinski, à Willem Dafoe, au musicien Lou Reed et même à l'ex-premier soviétique Mikhail Gorbatchev de faire leur numéro. Si les deux derniers jouent leur propre rôle (comme Peter Falk), Kinski est un ange

conte ou de la fable, on passe ici à une légèreté qui navigue (à bord du chaland ALEKHAN...) entre plusieurs genres : comédie de mœurs, drame social, film d'espionnage, récit d'aventures. Cette suite entretient par contre le même type de relation avec la musique actuelle que l'original, même si elle s'avère moins omniprésente et envoûtante.

La plus grande différence entre les deux oeuvres se situe cependant concerne le commentaire social. Si les anges entendent toujours les pensées des humains, elles reflètent moins le désarroi personnel de chaque individu et traduisent plutôt les préoccupations socio-politiques

de Wenders lui-même et de ses invités (comme Gorbatchev). Oui, avec ce film, Wenders pense vraiment tout haut. Le mur était pour lui un obstacle physique qui minait le moral des Berlinoïses, mais sa disparition n'a pas résorbé pour autant les causes profondes du malaise. La tombée du mur, et de l'Union soviétique par ricochet, n'a pas empêché la violence et le crime de progresser. Le trafic d'armes et les faux passeports, malgré la fin de la guerre froide, sont toujours des marchés florissants. Le racisme, le fascisme et autres mouvements d'extrême-droite profitent actuellement d'une recrudescence. Le film témoigne de ces phénomènes. En ce sens, la naïveté de Cassiel exprime bien l'attitude des Allemands confrontés à l'illusion de cette liberté nouvelle. Et comme pour Cassiel, la réalité frappe dur et le réveil ne saurait tarder. D'ailleurs, Wenders ne manque pas de tracer un parallèle plus direct encore avec la Seconde Guerre mondiale que dans **Les Ailes du désir** : un jeune garçon allemand qui s'est réfugié aux États-Unis en 1945 contrôle aujourd'hui un important réseau de trafic d'armes. Si loin, si proche...

En dépit de ce constat amer, **Si loin, si proche** ne devient jamais morose ou maussade. On sent chez Wenders, à défaut d'être véritablement inspiré, une joie de vivre débordante et un plaisir de filmer évident. Sa caméra virevolte, plane, plonge et fait des cabrioles. Elle adopte le point de vue sautillant de l'homme Cassiel qui s'improvise trapéziste (il s'écrie : «c'est pareil comme avant!»). À l'instar d'Emi Flesti, elle traverse aisément du noir et blanc des anges aux couleurs des hommes, poursuivant avec autant d'allégresse la démarche esthétique entreprise dans le premier volet. Qui sait, cet amour de la caméra, cet amour des comédiens, cet amour pour Berlin, peut-être est-ce tout ce qui lui reste à exprimer?

André Caron

SI LOIN, SI PROCHE (In Weiter Ferne, So Nah!) — Réal.: Wim Wenders — Scén.: Wim Wenders, Ulrich Zieger et Richard Reitinger — Phot.: Jürgen Jürges — Mont.: Peter Przygodda — Mus.: Laurent Petitgand — Dir. art.: Albrecht Konrad — Cost.: Esther Walz — Int.: Otto Sander (Cassiel), Peter Falk (Peter Falk), Horst Buchholz (Tony Baker), Nastassja Kinski (Raphaëla), Bruno Ganz (Damiel), Willem Dafoe (Emit Flesti) et Mikhail Gorbachev — Prod.: Wim Wenders — Allemagne — 1993 — 164 minutes — Dist.: C/FP.

POUR

Une pure formalité

Ce drame d'une rare intensité de Giuseppe Tornatore laissera sans doute perplexes les admirateurs du réalisateur de **Cinéma Paradiso**. Il délaisse en effet les accents mélancoliques et mélodramatiques de ses deux dernières comédies pour se catapulte tête première dans une véritable tragédie aux accents kafkaïens. Le film étale de façon spectaculaire toute la problématique des attentes du public (et

pendant 107 minutes leurs préjugés et leurs présomptions face à un genre précis. Le «film-interrogatoire» possède en effet un code visuel et narratif très précis, parfaitement connu du public, habitué qu'il est aux drames juridiques et enquêtes de toutes sortes (**L.A. Law**, **Colombo**, **A Few Good Men**, la saga d'O.J. Simpson à la télévision...). Tornatore exige des spectateurs une connaissance cinématographique qui, en fait, les dépasse pour la plupart. Car **Une pure formalité** se réfère



Gérard Depardieu et Roman Polanski

de la critique), venu à la projection avec l'idée préconçue de voir un drame policier... et non un drame fantastique pur. L'oeuvre s'ouvre d'ailleurs sur une scène percutante, adoptant d'emblée le point de vue d'un personnage qui nous est inconnu, qui court follement dans la forêt sous une pluie torrentielle et qui progresse frénétiquement sous les trépидants coups de violon assénés par la musique tonitruante d'Ennio Morricone. Dès l'abord, on se croit plus dans un film d'horreur que dans un film policier.

En procédant ainsi, Tornatore espère beaucoup du public et de la critique. Il leur demande de mettre en veilleuse

directement à l'oeuvre de Roman Polanski (notamment l'ouverture et la scène de la tentative d'évasion par la fenêtre), ce qui justifie amplement la présence du grand réalisateur polonais dans le rôle du commissaire, dont le véritable nom ne sera jamais divulgué. Certaines idées de montage rappellent la méthode développée par Nicholas Roeg, par exemple dans **Don't Look Now** (un drame fantastique inquiétant) ou **Bad Timing - A Sensual Obsession** (un film d'enquête policière combinée à une étude de moeurs). Je pense ici à tous les flashbacks qui obsèdent l'écrivain Onoff, dont le nom